

Le Début des possibilités

Entre la France et le Portugal, il y a une histoire d'amitié, des amitiés multiples, comme autant de liens noués au fil de longues années et qui souvent ont eu pour lieu d'élection le théâtre – à Porto, à Lisbonne, à Evora. Fernando Mora Ramos est un de ces passeurs infatigables, qui ont fait du théâtre portugais une terre d'accueil pour des auteurs errants sur les routes d'Europe, leur manuscrit (ou leur ordinateur) sous le bras, en quête d'une scène où se poser. J'en sais quelque chose, et je lui dois beaucoup à Fernando. Entre lui et moi, c'est une histoire d'amitié, comme entre Jean-Pierre Sarrazac et lui, une amitié bien plus ancienne encore, comme entre Jean-Pierre et moi, même si aucun de nous deux n'est portugais.

Il y a, dans *La Fin des possibilités*, deux pics d'émotion absolue, qui sont en même temps des actes de foi dans l'humanité. Le premier se trouve dans le monologue de la jeune voleuse ; le second, dans la séquence finale.

Bien sûr que *La Fin des possibilités* est une pièce du désarroi et, à cet égard, à l'image de son titre, elle n'incite guère à l'optimisme. Le désarroi, c'est ce qui « déroute, égare, met en désordre », la perte du lien avec un monde devenu trop hostile pour que l'on puisse continuer à y vivre. Un monde qui nous pousse à l'exil – un exil hors du monde – quand ce n'est pas à la mort.

Jean-Pierre Sarrazac est un amoureux de la parabole, à laquelle il a consacré un livre important (*La Parabole ou l'enfance du théâtre*). A travers la fable de cette pièce, qui commence, comme *Faust*, par un prologue – chez Goethe, ce prologue est « dans le ciel », chez Sarrazac, signe des temps, on est descendu d'un cran : « au plus bas des cieux » –, c'est bien de notre monde terrestre qu'il s'agit et des chances que nous pouvons avoir, ou pas, de l'habiter encore. Derrière la métaphysique et ses duettistes (Dieu - Satan), le social. Comment les spectateurs portugais, tout autant que les lecteurs français (puisque la pièce n'a pas encore rencontré la scène en France), pourraient-ils ne pas se reconnaître dans cette *tentation* du désespoir face à un monde où les portes – les possibilités – semblent une à une s'être fermées ? Rien de métaphysique dans ce désespoir-là. Il porte un nom très simple et très concret : le chômage et, avec lui, la difficulté de demeurer un être humain à part entière, assurant à sa famille comme à lui-même une vie décente. 16, 3 millions de chômeurs longue

durée dans les pays membres de l'OCDE, ça fait pas mal de monde à pouvoir se sentir concerné.

Je ne peux pas parler pour vous, amis portugais, vous nous le direz lorsque vous aurez vu le spectacle, mais en France, nous connaissons bien cette perte d'espoir quasi nationale, qui est aussi perte de foi en nous-mêmes et dans l'avenir, et qui peut conduire au pire, humainement, socialement, politiquement, en faisant le terreau du nihilisme le plus sombre. Nous en avons la triste preuve tous les jours. *La Fin des possibilités*, dit la pièce, c'est « la maladie de l'anticipation ». « Dans ma tête », précise J. B. (alias Job, son personnage principal), « je vois aujourd'hui des choses qui arriveront demain, tu comprends ? Ma vie future je la vis au présent. Et ma vie future, c'est une pure catastrophe. » Cette pente descendante, littéralement, c'est celle que l'Adversaire (Satan) veut nous pousser à suivre, telle une masse désindividualisée, en nous ravalant à l'état de troupeau. L'eldorado inversé que promet et promeut Satan dans le monde souterrain, c'est l'autre nom de notre mort.

Pourtant... J'ai évoqué plus haut deux pics d'émotion absolue. Celle-ci survient lorsque des individus déjouent le piège qui leur était tendu et dont les duettistes métaphysiques auraient voulu faire un destin. Dans le monologue de la jeune femme, c'est moins d'elle qu'il s'agit que de celui qu'elle nomme son sauveur : Mamadou, le vigile dans un supermarché, qui cherche à acquérir la nationalité française et prend, à ce titre, un risque insensé en fermant les yeux sur les menus larcins de la petite voleuse, qui ne veut que nourrir ses enfants. En France, nous le connaissons bien, Mamadou. Il est devenu une icône dans des circonstances bien plus tragiques qui, étrangement, nous ont fait nous extraire du nihilisme ambiant dans lequel nous commençons à nous engluer. Il s'appelle Lassana Bathily. C'est ce jeune Malien musulman, en attente de la nationalité française et employé du magasin Hyper Cacher, qui a sauvé héroïquement plusieurs personnes lors de la prise d'otages antisémite du 9 janvier 2015 aux portes de Paris. C'est le propre de la parabole, comme du théâtre, que de parler, au-delà de toute fiction, de ce que nous vivons – que d'autoriser et déclencher ces projections. Elles n'ont rien, ici, de lointain. Elles sont même d'une grande proximité : Jean-Pierre Sarrazac n'a fait que prendre dans les rets de son dispositif parabolique quelque chose qui affleurerait, allait se produire, était déjà en

train de se produire... Une légère anticipation, en somme. Si *La Fin des possibilités* relève d'un genre, ce serait la parabole d'anticipation.

Le deuxième moment dont je voulais parler n'est autre, je l'ai dit, que la séquence finale. Parabole dans la parabole. Anticipation dans l'anticipation. Sont-ils morts (tous), sont-ils vivants ? Sommes-nous morts, sommes-nous vivants ? C'est l'impossibilité de répondre à cette double (ou quadruple) question qui laisse la fin ouverte. Grande ouverte, car, dit J. B., ou plutôt la voix de J. B. (est-il encore là, ne l'est-il plus ?), « toutes les possibilités sont rouvertes ». Peut-être faudra-t-il pour cela repartir à zéro : la table autour de laquelle ils se retrouvent à la fin, où les lumières s'éteignent une à une, est une *tabula rasa*.

Désespérée, cette pièce ? Certainement pas : ni désespérée, ni désespérante. Paraphrasant Camus, Jean-Pierre Sarrazac pourrait dire : « Il faut imaginer Job heureux. » L'homme Job. Quoi qu'il lui arrive, et quoi qu'il doive encore lui arriver.

Car le lien terrestre est le plus fort (et peut-être faut-il être en train de le perdre pour s'en apercevoir enfin, dans la lumière particulière de la perte) : celui qui unit J. B. et sa famille ; celui qui unit Mamadou et la jeune voleuse ; celui, enfin, qui unit J. B. et Mamadou, qui pourrait bien être le noyau irradiant de la pièce, et qui a nom "amitié", ou encore, en langage plus politique : fraternité.

Joseph Danan